

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

HH Hebdomadaire - n° 1379 - 9 mars 1989 - 6,5 F

D 1379 CUBA: RESTRUCTURATION ET CONSCIENCE NATIONALE

Premier "maître à penser" de l'indépendance cubaine, le Père Félix Varela est né le 20 novembre 1787. L'année du bicentenaire de sa naissance, clôturée le 20 novembre 1988, a été l'occasion de manifestations officielles s'inscrivant dans le cadre du 30e anniversaire de la Révolution cubaine de janvier 1959. Par manière de renforcer sa nouvelle politique religieuse (cf. DIAL D 1024, 1071 et A 70), le gouvernement a donné un relief certain à cet anniversaire. De son côté l'Eglise catholique, en pleine phase de réaffirmation publique (cf. DIAL D 1086 et 1096), a profité de l'événement pour donner ouvertement son sentiment sur la situation nationale, comme le texte ci-dessous en fait foi dans sa partie finale: une critique sévère de l'état d'esprit régnant. Ainsi, par touches successives, les partenaires du débat national se remettent en place. L'enjeu est d'autant plus sérieux, à la veille probable d'un voyage du pape à Cuba, que l'Union soviétique est en pleine restructuration institutionnelle. La visite prévue de M. Gorbatchev à La Havane comporte très certainement une redéfinition des rapports politiques et économiques entre l'URSS et Cuba. Avec le retrait d'Angola (cf. DIAL D 1367), l'heure approche où Cuba va se retrouver face à elle-même.

Note DIAL

**Homélie du P. Carlos Manuel de Céspedes y Garcia Menocal
pour la clôture de l'Année du bicentenaire de la naissance
du Père Félix Varela,
en l'église des Saints-Anges Gardiens, La Havane 20 novembre 1988**

(Intertitres de DIAL)

Excellence Mgr Fiorenzo Angelini,
Excellence Mgr Jaime Ortega,
Chers prêtres, religieuses, séminaristes et laïcs,
tous frères dans l'amour de Dieu notre Père,

La célébration liturgique de la solennité du Christ-Roi, qui coïncide cette année avec le deuxième centenaire de la naissance du P. Félix Varela, est une invitation à écouter la Parole de Dieu et à nous rassembler autour de l'autel où nous est une fois de plus rendu présent le sacrifice du Christ, mort et ressuscité pour nous, comme expression suprême de l'amour universel du Père et de l'action vivifiante de l'Esprit conférant sa pleine stature humaine à toute personne disposée à les accueillir.

(...)

Exposé sur la liberté chrétienne, l'amour évangélique et leur fécondité réciproque.

(L'enfant Félix Varela)

L'histoire humaine est heureusement remplie d'hommes et de femmes qui ont été de tels rois, c'est-à-dire habités par la réalité du Royaume de Dieu, porteurs des valeurs du Royaume, proches collaborateurs du Seigneur pour l'instauration du Royaume comme le meilleur service à rendre à la personne humaine dans les conditions concrètes de l'existence temporelle. Historiques et géographiques. Ce que nous entendons par "royaume de Dieu" ne peut être étranger aux exigences de l'incarnation, chemin de Dieu, chemin pour son Eglise.

Notre pays ne fait pas exception. A toutes les époques de notre histoire nationale, avec ses hauts et ses bas, avec ses va-et-vient, nous trouvons des hommes et des femmes de cette trempe qui ont fait de la référence évangélique la ligne de partage de leur vie. Le Père Félix Francisco José Maria de la Concepción Varela y Morales est, pour tous les Cubains croyants ou non croyants, catholiques ou pas, l'une de ces personnalités de haut niveau.

Il est né le 20 novembre 1787 dans ce quartier, Calle del Obispo, entre Calle Villegas et Calle del Aguacate. La maison de sa famille n'existe plus. Il a été baptisé dans cette église où nous nous trouvons, huit jours après sa naissance, par Frère Miguel Hernández, prêtre dominicain, chapelain du régiment de l'armée que Sa Majesté catholique le roi d'Espagne Charles III maintenait à Cuba. Fils d'un officier de Castille, le lieutenant Francisco Varela, et d'une mère cubaine née à Santiago, Maria Josefa Morales, elle-même fille du lieutenant-colonel Bartolomé Morales originaire de Castille.

Une foi catholique authentique, la discipline militaire, la bravoure castillane et une tendresse féminine à la Santiago ont marqué Félix. Orphelin à six ans, il est alors élevé par son grand-père maternel, un homme bon et droit, entre les murs épais du château San Marcos à San Agustín de la Florida. Tout portait à croire que le talentueux adolescent embrasserait la carrière des armes, une longue tradition dans les familles des Varela et des Morales. Mais une autre étoile veillait déjà sur la destinée de Félix.

Je crois pouvoir affirmer que, dans cette première étape de sa vie, celle des fondations, du ciment de toute l'existence à venir, nous devons joindre à une influence familiale indiscutable celle du P. Miguel O'Reilly, son maître et guide à San Agustín. Influences non point contraires mais parfaitement complémentaires. Qu'il suffise de préciser que le P. O'Reilly appartenait à une famille de tradition militaire, comme Félix. L'un de ses frères, Felipe O'Reilly, a même été général dans les armées de Catherine de Russie et de Charles III d'Espagne. Miguel, lui, a choisi la vie sacerdotale et exercé un ministère fécond dans la terre de mission qu'était la Floride du 18^e siècle. Missionnaire dynamique auprès des Indiens de la région, avocat des Noirs qui arrivaient d'Afrique enchaînés par centaines, pasteur zélé de la communauté catholique, intellectuel raffiné et esprit sensible, il a initié Félix enfant au contenu de la foi catholique, à l'étude du latin (que Félix a beaucoup aimé et qu'il est arrivé à maîtriser parfaitement), à la beauté des lettres et de la musique.

(La vocation au sacerdoce)

Félix revient à 13 ans à La Havane pour faire ses études secondaires et dès son arrivée reçoit la confirmation des mains de Mgr Felipe José de Tres Palácios, l'évêque du diocèse. Peu après son grand-père lui propose la cordelière des cadets qui, s'il l'avait acceptée, lui aurait permis une rapide ascension militaire. Nous savons quelle a été la réponse immédiate du jeune Félix: "Je veux être soldat de Jésus-Christ. Je n'ai pas envie de tuer des hommes, je veux sauver des âmes." Vocation divine, sans aucun doute, mais comme il en est presque toujours, ombre bénéfique d'une merveilleuse figure sacerdotale d'inspiration. En l'occurrence le maître cher et jamais oublié: le P. Miguel O'Reilly.

Ce n'est pas le lieu, dans cette homélie, de faire le détail de la vie qui a suivi pour Félix Varela; nous en connaissons tous les traits principaux. Il entre au Collège royal et conciliaire San Carlos y San Ambrosio, comme aspirant au sacerdoce diocésain. Il fait en même temps des études à l'Université royale et pontificale San Jerónimo, installée au fond du Palais des Capitaines généraux, l'ancien couvent dominicain San Juan de Letrán dont les vénérables ruines - que j'évoque avec nostalgie - ont été rasées pour laisser la place à l'horreur architecturale qu'est l'actuel ministère de l'éducation. Nous savons que, dans ces deux institutions, Félix a été un élève brillant. Il se peut que les professeurs les plus influents sur lui aient été le P. Juan Bernardo O'Gavan y Guerra et le P. José Agustín Caballero, oncle de cet autre maître incontesté que fut Don José de la Luz y Caballero. (Personne mieux que celui-ci n'a autant mérité de son nom, car il a été une lumière éblouissante pour toute une génération de créoles illustres et un *caballero* indiscuté à La Havane du 19e siècle.)

Les PP. Caballero et O'Gavan ont été les artisans de l'ouverture d'esprit de Varela aux courants philosophiques, politiques et scientifiques de l'époque. Je souligne que, dans cette étape de sa vie, Félix Varela a choisi le sacerdoce diocésain, ce qui veut dire qu'il désirait se consacrer au ministère paroissial. Il se serait dirigé vers un ministère intellectuel si, à l'époque, il avait été influencé à La Havane par l'Ordre des prêcheurs qui dirigeait l'Université San Carlos. Mais celle-ci n'était pas encore ce qu'elle allait devenir sous le gouvernement de Mgr Juan José Díaz y Fernández de Landa, si long, si brillant et... si discuté. Je rappelle également l'ascendance irlandaise du P. O'Reilly, le précepteur de San Agustín, et du P. O'Gavan, le professeur respecté de "San Carlos". Durant son exil à New-York, le P. Félix Varela recevra des milliers d'immigrés irlandais accourus dans la dynamique ville du Nord, il ne se trouvera pas dans un monde totalement étranger. Que d'histoires et d'anecdotes entendues de la bouche irlandaise de O'Reilly et O'Gavan l'avaient prédisposé affectivement et intellectuellement, dès l'enfance, à accueillir, à comprendre et à aimer les fils de la noble terre de Saint Patrick!

(...)

Ordination sacerdotale à 23 ans, le 21 décembre 1811 à La Havane.
Nomination comme professeur de philosophie au grand séminaire dans la même ville.

(Député aux Cortès)

Il convient de faire justice d'une accusation qui a pesé sur cette période de la vie sacerdotale du P. Varela à La Havane. Certains ont dit qu'il était un adversaire de la vie religieuse, qu'il était hostile aux Frères. C'est vrai qu'il a combattu les mercédaires qui étaient paradoxalement - et irréductiblement - négriers; qu'il a bataillé contre les béthléemites et les franciscains à cause du scandale de leur couvent où pullulaient impudiquement les amantes. Oui, Varela est l'ennemi des dérèglements qui se pratiquaient dans les couvents de La Havane, tout comme l'a été aussi Mgr Espada. Mais il n'a pas été l'ennemi de la vie religieuse comme telle car il savait l'apprécier quand il en voyait le charisme mis en pratique. Avec le même courage dont il usait contre les immoralités conventuelles, il s'est opposé au manque d'authenticité en toute vie sacerdotale et dans l'existence chrétienne en général.

En nouvel acte d'obéissance à son évêque, le Père Varela accepte la députation aux Cortès en 1821. Par obéissance, en effet, il était devenu professeur de philosophie; fonction qu'il a brillamment exercée. Par obéissance il avait organisé un cours de droit constitutionnel; il a été le premier à nous apprendre à penser en termes de liberté. Par obéissance, donc, il s'est embarqué sur la frégate "Purísima Concepción" à destination de l'Espagne, le 28 avril 1821, pour y représenter Cuba aux Cortès. Il ne devait jamais revenir à Cuba, ce qu'il était loin d'imaginer ce frais matin-là, quand la frégate franchit la barre du port entre les fortifications d'El Morro et de La Punta, prit la direction du Nord-Est et vit ensuite disparaître La Havane de l'horizon. Mais Cuba ne quitterait jamais son coeur.

Le prêtre souriant, menu et myope a présenté trois projets aux Cortès:

- sur le gouvernement autonome des territoires d'outremer qui appartenaient encore à la couronne d'Espagne;
- sur l'abolition de l'esclavage;
- sur la reconnaissance des nouvelles Républiques devenues indépendantes de l'Espagne, avec lesquelles la métropole devrait établir des relations politiques et économiques particulières de façon à créer une "communauté hispanique" analogue à ce que sera le "commonwealth britannique" ou la "communauté française"... plus d'un siècle avant que les Anglais et les Français en élaborent le projet et le concrétisent.

Aucun des projets du P. Varela n'a été approuvé. Mais proportionnellement au temps qu'il a consacré à discourir en ces lieux turbulents des Cortès, finalement dissoutes par Ferdinand VII en 1823, notre étonnement est grand devant la clairvoyance de ce prêtre créole, nourri de foi chrétienne, doté de bon sens, d'une bonne information, d'une intelligence brillante, d'une sérieuse formation intellectuelle et d'un indiscutable amour pour sa patrie.

Condamné à mort pour avoir signé la demande de déposition de Ferdinand VII il ne peut ni rester en Espagne ni rentrer à Cuba. Il parvient à s'enfuir à Gibraltar où il s'embarque à destination de New-York à bord du "Draper C. Thorndike", un bateau chargé de sel et d'amandes. Il débarque à New-York le 15 décembre 1823 sous une tempête de neige.

(L'exilé)

Trente années d'exil involontaire l'attendaient aux Etats-Unis. Une fois encore Félix Varela relève le défi qui, cette fois, n'est pas le fait d'un ordre ou d'un souhait de son évêque. C'est le défi de sa vie. Et sa réponse sera un "oui" douloureux mais fécond. Il ne se perd aucunement dans une nostalgie stérile ni ne se désintéresse de la patrie distante. Il refait sa vie avec l'Eglise et le peuple des Etats-Unis et il fait pour Cuba tout ce qu'il pense être possible et utile, sans pour autant s'embarquer dans des aventures suicidaires.

Il devient l'une des personnalités fondatrices de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Comme curé, vicaire général de New-York, expert auprès des évêques et des prêtres, membre des premiers "conciles régionaux" aux Etats-Unis, rédacteur dans des journaux catholiques, polémiste brillant mais toujours respectueux, il a été l'un des ferments indiscutables du catholicisme nord-américain naissant. Et tout cela, dans le cadre d'une vie austère jusqu'à l'excès et d'une charité sans limites mise particulièrement en évidence avec les immigrants, les jeunes sans ressources et aux prises avec toutes sortes de problèmes, les malades et les pauvres si nombreux dans sa paroisse de la Transfiguration.

Pour les Cubains il a été plus que le "père" accueillant aux nombreux réfugiés politiques à New-York, Baltimore, Philadelphie ou Boston. Il n'a cessé d'entretenir une correspondance avec ses amis et ses anciens élèves de La Havane, la majorité à Cuba et les autres exilés comme lui dans d'autres pays d'Amérique et d'Europe. A nous, Cubains, il nous a aussi gratifiés de l'édition de ses "Leçons de philosophie"; des sept numéros de "El Habanero", une feuille "politique, scientifique et littéraire" - comme il la voulait - qui a circulé clandestinement à Cuba de 1824 à 1826; et de tant d'autres ouvrages et articles, dont en dernier lieu ce qui est sans doute son oeuvre maîtresse: "Lettres à Elpidio sur l'impiété, la superstition et le fanatisme dans leurs rapports avec la société". Le premier tome est sorti en 1835, le deuxième en 1838. En a-t-il rédigé le troisième et dernier? Le découvrira-t-on un jour? "Elpidio" était-il un jeune Cubain réel ou derrière la racine grecque du mot, s'agit-il d'un jeune en général porteur d'une espérance. (Elpis veut dire espérance.) C'est cette dernière interprétation que je retiens: le P. Varela écrit au jeune de Cuba capable d'espérance, donc capable de construire.

Certains reprochent au P. Varela sa participation à la vie politique et sa justification de la violence dans la guerre pour l'indépendance de sa patrie. Nous ne devons pas isoler l'activité politique de Félix Varela du contexte historique dans lequel il l'a exercée. Quant à son point de vue sur la violence comme recours ultime, notre prêtre ne s'écarte pas d'un pouce de la doctrine thomiste la plus traditionnelle ni du magistère, y compris le plus récent.

Depuis New-York il a fait pour Cuba tout ce qui était en son pouvoir et tout ce qu'il estimait non seulement possible mais nécessaire. Il était parti de Cuba comme autonomiste; son expérience aux Cortès l'avait convaincu que l'objectif était l'indépendance, et non plus l'autonomie. Mais la connaissance parfaite qu'il avait de son pays et de la situation internationale lui a permis de conclure que les conditions objectives et subjectives n'existaient pas pour l'indépendance politique et économique désirée. Que pouvait-il faire? Préparer moralement à l'indépendance et au strict exercice de la liberté. C'est ce qu'il a fait. Ce n'est pas seulement par admiration inconditionnelle que Luz y Caballero a dit de lui - ce que tous les Cubains ont ensuite répété - qu'"il a été le premier à nous apprendre à penser". A penser en termes d'indépendance. A penser comme Cubains, par eux-mêmes et non pas en répétant des slogans manipulateurs de quelque origine que ce soit. A penser à la liberté, non point comme chimère mais comme possibilité réelle, comme tâche exigeante et délimitée par l'amour, le respect, la lucidité et le réalisme évangélique, car "il n'est pas de patrie sans vertu, ni de vertu sans piété".

Il est revenu mourir au pays de sa grande enfance et de sa première adolescence, dans sa chère ville de San Augustín de la Florida, tout près de Cuba. Après une célèbre profession de foi en l'eucharistie, il rencontra Dieu définitivement sur l'autre berge de notre vie le soir du 25 février 1853. Il était âgé de 64 ans, épuisé non pas tant par la maladie et les ans que par les privations répétées et l'incroyable travail mené toute sa vie durant. Moins d'un mois plus tôt, le 28 janvier, était né à La Havane un enfant, lui aussi baptisé dans cette paroisse des Saints-Anges Gardiens, lui aussi fils de militaire, auquel on donna le nom de José Julian Martí y Pérez.

(Cuba aujourd'hui)

Nous venons de donner un aperçu sommaire de la vie et de l'oeuvre de notre Père Félix Varela: un homme accueillant, témoin et artisan du Royaume de Dieu que nous célébrons aujourd'hui liturgiquement.

Mais ce n'est pas ici une chaire d'histoire et je ne suis pas un spécialiste de la question varélienne. Nous sommes dans une célébration liturgique dans laquelle l'évocation de ce prêtre exemplaire devient message adressé à notre conscience d'hommes et de femmes, catholiques et cubains, à nous qui vivons en 1988; évocation qui se traduit aussi en gratitude, en eucharistie, pour le don à notre Eglise et à notre peuple de cet homme intègre et sage, prêtre courageux. Au cours de cette année du bicentenaire de sa naissance, les études varéliennes se sont multipliées, mais notre hommage serait bien rachitique et quasiment dépourvu de sens si nous le réduisions au seul souvenir et aux seules spéculations intellectuelles, en nous dispensant de projeter la figure aimable et frêle de ce prêtre et de ce "patriote intégral" sur notre vie personnelle et communautaire, sur la réalité de notre Eglise à Cuba et sur la réalité actuelle de notre peuple.

L'heure présente n'est pas facile, elle est faite d'ambiguïtés tant pour l'avenir immédiat que pour un avenir plus lointain. Cuba se trouve à la croisée des tensions entre l'Est et l'Ouest, entre le Nord et le Sud. Malgré sa modeste dimension géographique, l'Ile a joué dans les dernières décennies un rôle de premier plan à l'échelle planétaire qui a dépassé les prévisions d'il y a trente ans. Elle traverse une situation économique difficile et les pronostics ne sont guère encourageants. L'apparent monolithisme social et politique ne parvient pas à cacher les tensions, les positions

pluralistes actuelles et à venir, ni non plus les frustrations dont le signe le plus évident et le plus dramatique me semble être le fait que 10% de notre population ait émigré pour diverses raisons, en particulier politiques, économiques et familiales - tous facteurs étroitement imbriqués les uns dans les autres. Ce flux migratoire ne s'arrête pas: tous les jours nous apprenons que quelqu'un veut s'en aller parce qu'il ne se voit aucune chance de réalisation personnelle à Cuba.

Le plus douloureux en cette affaire est que ceux qui veulent partir, qu'ils aient ou non la possibilité de le faire, sont souvent des jeunes de moins de vingt-cinq ans pour lesquels les histoires passées, loin dans le temps ou plus proches de nous, ne signifient pas grand-chose. La patrie et ses symboles sont des réalités qui n'ont pas de prise sur eux, alors qu'ils sont fascinés par l'idolâtrie, ou plus exactement par l'étranger devenu mythique, souvent par déformation simpliste. Le mensonge, la dissimulation, l'apathie et la malhonnêteté pénètrent les différents secteurs de la vie sociale. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire nos journaux; il suffit surtout de vivre au contact quotidien des hommes et des femmes de notre peuple, de garder les yeux ouverts et les oreilles attentives. Souvent on fait mine publiquement d'accepter ce que, dans des cercles restreints et sûrs, on rejette avec tristesse, avec amertume, parfois même avec violence. Pensons, par exemple, à ce qu'on appelle "missions internationalistes" civiles ou militaires, qui sont la source de bien des souffrances et des crises personnelles ou familiales.

Evidemment une problématique aussi complexe ne se règle pas à coups d'ignorance ou de slogans, ni non plus par des envolées oratoires ou par la proposition d'objectifs qui avaient leur signification il y a une vingtaine d'années, mais qui ne veulent plus dire grand-chose aux générations nouvelles, et guère plus à ceux pour qui ces objectifs étaient valables quelque dizaines d'années en arrière.

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que notre peuple reste égal à lui-même, avec ses limites certes, mais aussi avec un nombre incalculable de possibilités en sagesse, en générosité et même en héroïsme. Y-a-t-il là un paradoxe insurmontable? Sur ce point, n'a-t-il rien à nous dire le maître, le prêtre intègre, le philosophe clairvoyant, le "patriote intégral", en cette célébration de la solennité du Christ-Roi?

(L'actualité de Félix Varela)

- Le Père Félix Varela - homme de Dieu, homme d'Eglise, homme donné aux autres - nous renforce dans notre conviction qu'un monde sans Dieu est un monde déshumanisant; que, lorsque la personne humaine, en raison d'une idéologie ou d'un matérialisme pratique, entend édifier la vie des hommes en société en faisant fi de Dieu, elle finit par faire fi de l'homme et de ses exigences fondamentales.

- Le Père Varela nous réaffirme ses principes sur l'éducation des enfants et des jeunes. Une éducation dans la confiance, la liberté, le respect, l'amour et la compréhension; mais aussi éducation à la mise en oeuvre de toutes ces réalités, ce qui exclut toute espèce de mimétisme infantile et mièvre, comme toute sorte de dépendance malade. Une éducation qui ne se confond pas avec l'accumulation sans distinction de connaissances plus ou moins valables, et encore moins avec un tribut payé trop facilement à des modes passagères. L'éducation, dans l'esprit du P. Varela, c'est l'aptitude à l'initiative et à l'expérience communautaire; c'est l'éveil et l'encouragement aux meilleures capacités qui existent en toute personne humaine mais qui restent parfois endormies ou se cachent derrière la timidité et la paresse. L'éducation n'impose rien, elle propose et s'efforce de convaincre en tenant compte des particularités et des constantes personnelles. Le vrai maître sait qu'il a devant lui des personnes et non pas des poupées de série; des personnes qu'il doit servir et dont il doit développer la rectitude et la force de caractère, armes permettant d'affronter l'existence. Pour cela, comme le disait Luz y Caballero dans une phrase heureuse, il faut être "évangile vivant". Le Père Varela l'a été.

- Le Père Varela nous rappelle que l'homme de foi a l'assurance que Dieu ne le laisse jamais dans des situations sans issue. Nous pouvons nous trouver dans des situations individuelles ou collectives très difficiles et scabreuses, nous ne sommes jamais dans des situations irrémédiables. La perte de l'espérance, en dernier ressort, porte atteinte à la foi, déprime l'amour, nous paralyse et met en danger l'exigence d'honnêteté face à l'existence, car c'est une invitation implicite à la désertion dans le combat pour les valeurs solidement établies et convenablement hiérarchisées.

- Le Père Varela nous fait savoir que tout objectif visé comporte un aspect éthique, vertueux, exigeant et, presque toujours, d'autant plus laborieux que l'objectif est noble. La noblesse de l'objectif ne justifie pas une attitude imprudente de précipitation dont l'effet peut aller jusqu'à compromettre ou retarder la réalisation concrète de cet objectif idéal. Elle ne justifie pas plus l'utilisation de moyens dépourvus de bonté et de vérité qui ignoreraient la condition humaine, quand celle-ci est assoiffée d'écoute attentive, de respect, de proximité affectueuse.

- Le Père Varela nous répète à l'occasion que les exigences morales plongent leurs racines au-delà de l'homme, c'est-à-dire dans l'être de Dieu dont nous sommes participants. Dieu est le fondement et l'appui de tout engagement éthique réel. En même temps il ne cesse de nous inculquer que ces exigences éthiques, pour qu'elles soient telles, sont d'ordre intérieur, la moelle de la personne. Varela ne confond pas les attitudes seulement formelles et extérieures (presque toujours maintenues soit par des formes plus ou moins subtiles de répression soit par des pressions sociales de tout type), avec l'authentique engagement moral fait de conviction, de rationalité et, en dernière instance, de foi, d'espérance et d'amour. Tels sont les piliers irremplaçables, donc imprescriptibles d'une vie ayant un sens, une direction sûre. Le formalisme dénué de toute signification profonde est caractéristique de vies disloquées, de personnes à la dérive, emportées dans un tourbillon incontrôlable, battant l'air de leurs bras, sans plus savoir ce qu'elles sont ni pourquoi elles existent.

- Le Père Varela nous apprend que la foi en la révélation de Dieu ne fait pas de nous des dominateurs, mais des serviteurs de nos frères, que sont toutes les personnes humaines avec qui nous vivons. Il nous enseigne que le seul règne auquel nous devrions aspirer est celui du service qu'appelle l'amour fraternel, car c'est en un tel règne que la créature trouve sa pleine mesure de bonheur, dans une existence faite de limitations et de péchés, mais rachetée par le don de soi-même fait par Jésus. C'est dans la générosité clairvoyante et non pas dans l'égoïsme aveugle, dans la simplicité d'une vie partagée et non pas dans l'orgueil solitaire, dans le dialogue en tous domaines de l'existence, que la personne trouve sa vraie dimension et sa joie la plus profonde.

- Le Père Félix Varela - avec sa voix posée, son sourire plutôt malicieux et son regard pénétrant malgré sa myopie - nous dit qu'il est très satisfait de la Rencontre nationale de l'Eglise; qu'il signerait son document final; et qu'il sera encore plus content quand il nous verra sérieusement appliqués à le mettre en pratique dans nos vies. C'est en marchant tous ensemble dans la direction tracée par la Rencontre nationale de l'Eglise - comme Eglise priante, incarnée et missionnaire - que nous accueillerons nous aussi le Royaume et que nous collaborerons avec l'unique Seigneur à sa concrétisation dans le peuple qui est aujourd'hui le nôtre et qui était hier le sien, non par le fruit du hasard - auquel nous ne croyons pas - mais par dessein de la Providence aimante de Dieu en laquelle nous mettons notre confiance et à laquelle nous croyons fermement.

-(Authentiquement cubains, catholiques sans complexe)

Voilà comment le Père Varela veut nous voir aujourd'hui: authentiquement cubains et catholiques sans complexe; membres de l'Eglise et solidaires de notre peuple; ouverts au dialogue évangélique pour l'évangélisation, sans dissolution sournoise ni de notre identité nationale ni de notre identité catholique; défenseurs des droits et soucieux des devoirs; libres sans être libertins; respectés et respectueux; auda-

cieux sans être imprudents; réalistes sans être conformistes, bien plutôt capables de faire naître pas à pas, pierre après pierre, avec patience, des réalités nouvelles et meilleures car c'est la vraie façon d'être réaliste. Il nous veut hommes et femmes remplis d'espérance, mais avec les yeux grands ouverts, avec la sensibilité et les raisons du coeur à fleur de peau, avec les antennes de l'intelligence bien orientées; disciplinés sans être ni moutons ni robots télécommandés ni courtisans empressés. Il veut que nous soyons aptes à découvrir ce que Dieu attend de nous, même si c'est dans les plus grandes contrariétés, car l'accouchement n'en sera que plus enrichissant; des hommes et des femmes qui fassent le possible quand le meilleur ne l'est pas; des personnes qui ne se réfugient pas dans un pseudo-spiritualisme aliénant, mais qui vivent en consonance avec les joies et les espoirs, avec les souffrances et les contradictions de notre peuple dont nous n'avons pas à être les spectateurs mais les acteurs engagés.

Tout le bon, le vrai et le beau dont l'homme est capable parce qu'il est l'image de Dieu et le temple vivant de son Esprit, voilà ce que le Père Varela veut voir en nous. Son humilité l'a peut-être empêché de le voir en lui-même. Pour nous, sa merveilleuse personnalité faite d'attraction et de rayonnement est un encouragement extraordinaire à grandir selon toutes les dimensions de l'être humain.

(...)

Exhortation finale

P. Carlos Manuel de Céspedes
secrétaire général
de la conférence épiscopale

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 340 F - Etranger 400 F - Avion 470 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441